

# Oubliées de la Patrie

## Hommage à ces héroïnes réunionnaises

Source : Revue hebdomadaire « BELLE » n°369 supplément du Quotidien de la Réunion du mardi 7 janvier 2014



### ***12 Réunionnaises ont participé à neuf mois de la guerre 39-45 en Europe récupérant en ambulances les soldats blessés***

24 novembre 1943 : à Saint-Denis, 51 Réunionnaises rejoignent les forces de La France Libre. Ces engagées participeront à la Seconde Guerre mondiale. Leur aventure tombe pourtant dans l'oubli. Plongez au cœur de l'histoire de Ces héroïnes. Par Thomas SELLY

«Les obus, tant qu'on les entend siffler, ils ne sont pas pour vous». Voici le témoignage d'une Réunionnaise ayant participé à ce second conflit mondial. Une dure réalité que vivent dès août 1944, 12 des 51 engagées créoles.

Ambulancières sur le théâtre des opérations en Europe, elles rapatrient les blessés du front. Officiant sous le feu nourri de l'ennemi. Jusqu'à l'armistice du 8 mai 1945.

Pourtant ce destin exceptionnel reste ignoré du grand public. Une poignée d'articles de journaux par-ci. Quelques livres relatant leur aventure par-là. Rien de conséquent. Pas de rues ni de collèges à leur nom, pas de récits dans les livres d'Histoire. 70 ans après, que sait-on de leur rôle pendant ce conflit mondial ? Pas grand-chose.

À La Réunion, qui connaît Mireille Dorchy, ou bien encore Paule Pignolet de Fresnes ? Quasiment personne. En 1944, ces grandes dames intégraient pourtant des bataillons militaires. Au même rang que les hommes.

Plongeons au cœur de l'épopée unique de ces femmes-courage ayant écrit l'Histoire. Un récit rendu possible grâce au frère Daniel-Philippe Picard. Ce Dominicain débute fin 2012 un travail de recherches. Son souhait : sortir ces Réunionnaises de l'oubli. Il veut rédiger un ouvrage sur leur destin.

Il s'entretient avec Marguerite Jauzelon, Germaine Vecchiali et Irène Macé. Tente de retracer le trajet des 48 autres volontaires. L'homme se plonge dans les archives de

journaux de l'époque : Le Peuple et Le Progrès. Compile des tonnes d'informations. De précieuses ressources que cet historien de formation nous a rendues accessibles. Qu'il en soit ici remercié. Rendons à Picard ce qui appartient à Picard !

### **La plus âgée a 26 ans**

Retour à Saint-Denis. Le 24 novembre 1943, massées sur la place du gouvernement, 51 Réunionnaises s'apprêtent à quitter l'île pour défendre la patrie. Une foule nombreuse les acclame. Direction Madagascar pour un entraînement. Elles rejoindront ensuite les forces armées de la France Libre. Ces Réunionnaises deviennent volontaires féminines. Une première. Peu avant ce grand départ, elles signent leur engagement. Démarche rendue possible depuis octobre 1943 où leur mobilisation devient effective.

Tout commence le 18 novembre, le général Lelong, Commandant de La France Libre à Madagascar débarque à Saint-Denis pour une tournée d'inspection. Quatre jours où 47 jeunes filles et 4 femmes mariées s'engagent. Une majeure partie d'elles provient de la grande bourgeoisie locale. Jugez plutôt : Marguerite Jauzelon est la fille d'un cadre supérieur des Sucreries coloniales de Ravine-Creuse. Marie-Thérèse Blanchet a pour père le maire de Sainte-Suzanne. Les trois sœurs Payet sont les filles de René Payet, directeur de Quartier-Français. Que dire des patronymes suivants : Adam de Villiers, Gangnant, Bédier ou encore Pignolet de Fresnes ? Leur âge tourne autour d'une vingtaine d'années en moyenne. La plus «vieille» reste Marguerite Jauzelon avec ses 26 ans. Leurs motivations ? Germaine Peraldi, future épouse Vecchiali piaffe de partir. Des femmes servaient dans les maquis. Son rêve : devenir ambulancière pour aller sauver des vies.

Les frères de Marguerite Jauzelon et de France Gervais sont au front depuis janvier 1943. Une autre veut blanchir son père impliqué dans le gouvernement de Vichy du Maréchal Pétain. L'heure du départ sonne. Des larmes coulent entre Saint-Denis et Le Port.

### **D'authentiques militaires comme les hommes**

Les 51 embarquent au Port à bord du Maréchal Gallieni. Un voyage avec les hommes. Elles reçoivent l'ordre de ne pas les fréquenter. Ces jeunes filles se voient séparées d'eux sur le Gallieni. Dormant sur des paillasses, au sol, la promiscuité règne. Tamatave se profile enfin.

Viendra Tananarive. L'entraînement démarre en décembre. Il dure trois mois. Sous le commandement sans ménagement du Capitaine Clavel, nos Réunionnaises s'initient au maniement des armes, au parcours du combattant et au lancement de grenades. Vient la répartition au choix dans neuf spécialités : conductrices, secrétaires, assistantes sociales, infirmières, interprètes, téléphonistes, standardistes, économie domestique et planton.

Fin mars 1944, la 1ère promotion baptisée «île de La Réunion» voit le jour. Sa devise : «Je fleurirai partout où je serai portée». La préparation s'intensifie : formation des ambulancières, secourisme, stage dans les hôpitaux. La fin du mois d'avril approche. On choisit les 40 femmes qui composeront le 431ème Bataillon Médical Libérateur. 12 Réunionnaises l'intègrent. Portent l'uniforme. D'authentiques militaires comme les hommes. En mai, elles montent à bord du Méonia, direction Alger. L'aventure commence.



***Marguerite Jauzelon devient officier de la Légion d'honneur en 2012. 67 ans après la fin de la guerre.***

### **Pour vaincre la peur, les filles se mettent à chanter**

Une traversée difficile. Les filles partagent leur cale avec les rats et les punaises. Décidant de s'installer sur le pont, l'équipe de nettoyage les réveille à 5 heures du matin. Par la suite, elles regagnent les cabines. Rien de luxueux : à sept pour une même salle de bain. L'arrivée à Alger intervient le 7 juillet 1944. Le 14, les AFAT (Auxiliaires Féminines de l'Armée de Terre) de l'Océan indien défilent devant le Général de Gaulle. À la fin juillet, nouvel embarquement cette fois sur le Sidi-Brahim. Sans le savoir, ces Réunionnaises vont prendre part au débarquement de Provence.

En attendant, leur navire, voguant en convoi, essuie l'attaque de bombardiers allemands. Les sirènes retentissent. Les gilets de sauvetages sont mis à la hâte. La terreur envahit les cabines. Pour vaincre la peur, les filles se mettent à chanter. Afin de couvrir le bruit du tapis de bombes, chacune y va de son air préféré. Y compris les chansons les plus crues.

La nuit d'enfer s'achève le lendemain à l'arrivée à Ajaccio. En Corse, les ambulancières font connaissance avec leur véhicule, s'entraînent à nouveau. Dans la nuit du 14 au 15 août, le débarquement de Provence débute. Six jours après, les ambulances surnommées entre autres Mitraillette, Violetta ou Bichette sont embarquées sur le USS Daviess County de la Navy. À l'aube du 23 août, on aperçoit la terre à l'horizon. Des cris retentissent : «C'est la France, c'est la France». Bien vite, des détonations claquent dans l'air. Le navire s'échoue sur une plage à Nartelle en Provence. L'équipage se met en branle. Une plateforme s'ouvre, permet de débarquer tous les véhicules.

### **40 allers-retours par jour au volant de leurs ambulances**

23 août 1944. Date à marquer d'une pierre blanche pour elles. Les 12 volontaires féminines arrivent en Provence. Elles vont écrire l'Histoire. Le débarquement aboutira neuf mois après à la capitulation de l'Allemagne Nazie. Une épopée qu'elles vivent au cœur de l'armée du Général de Lattre de Tassigny jusqu'à l'Allemagne. Ces ambulancières débutent leur périlleuse mission à Toulon. Celle-ci se prolonge lors de la remontée de la vallée du Rhône. Se poursuit en Bourgogne, en Alsace et enfin en Allemagne où l'ennemi capitule le 8 mai 1945. Durant cette aventure, elles réalisent 40 aller-retour par jour au volant de leurs ambulances, affublé de surnoms. Nounoutte pour le véhicule de Germaine. L'Hirondelle que conduit Marguerite. Ces téméraires essuient les tirs d'artillerie de l'ennemi. Les obus sifflent, pleuvent au-dessus de leur tête. Mais elles doivent récupérer les soldats touchés sur le front. Les transporter ensuite vers les hôpitaux ou les postes de secours. Elles bravent le danger en permanence.

## **Un quotidien parsemé de drames**

Roulant sur le verglas, la neige, conduisant la nuit pour éviter de se faire repérer, ces 12 courageuses entretiennent un lien permanent avec la mort. Les blessés qui hurlent, qui meurent allongés à l'arrière. La peur les étreint lorsqu'elles foncent sous les bombardements. Elles endurent mais tiennent bon. Pendant six mois, Nounoutte, également le nom de guerre de Germaine, future épouse du général Vecchiali, Marguerite alias Réglisse et les autres subissent un quotidien parsemé de drames. S'inventent une devise pour tenir : ne pas s'en faire quoi qu'il arrive. Cette épopée les conduit en Allemagne où marchant sur les traces du Général de Lattre de Tassigny, les Réunionnaises accomplissent une ultime mission. Aider à évacuer les camps de concentration. Et récupérer les travailleurs du STO (Service du Travail Obligatoire). L'armistice signé le 8 mai 1945 sonne la fin de la guerre. C'est la fin de cette aventure hors-norme pour nos volontaires. Au départ, incorporées dans le 431<sup>ème</sup> bataillon médical, leur affectation changea régulièrement pendant ce second conflit mondial. Du 2<sup>ème</sup> au 3<sup>ème</sup> Saphis, puis au 8<sup>ème</sup> Dragons en passant par les Tirailleurs Algériens jusqu'au groupe chirurgical 2 pour ensuite la Compagnie de triage et de traitement.

## **La suite ? Rétablir la mémoire...**

Il ressort des recherches menées par Daniel-Philippe Picard, que des survivantes existent. Marguerite Jauzelon, Germaine Vecchiali et Irène Macé sont de celles-là. Des rescapées de cette épopée vivraient aussi en métropole. Jacqueline Brossard habite Toulon. Mais ne désire plus s'exprimer sur cette époque. Adrienne Adam de Villiers aurait élu domicile à Paris. Une poignée d'autres volontaires demeure en vie. L'homme d'église Daniel Picard souhaite rétablir la mémoire de ces 51 engagées volontaires de 43. Il active une multitude de canaux: annuaire, réseaux de grandes familles. Dépouille des archives pas encore été exploitées. Son futur livre devrait retracer leur destin exceptionnel. Une trajectoire hors-norme qu'il convient de porter à l'attention du grand public. En rendant aussi un hommage appuyé à ces héroïnes réunionnaises. Un geste officiel à minima. Le nom d'une rue, d'un collège par exemple. Quand l'on risque sa vie pour la patrie, on peut prétendre à ce type d'honneur. Le pouvoir politique, si prompt à rebaptiser des noms de rue, devrait y songer. À défaut d'entretenir le devoir de mémoire, il pourrait enfin honorer ces femmes. Non ?



Le 23 novembre 1943, Germaine Peraldi, Ida Dubourg, Denise Infante, les trois sœurs Payet et les deux sœurs Adam de Viltiers s'apprêtent à partir.

## "Notre action a renforcé le droit des femmes"

*« Quand j'ai vu que l'on pouvait s'engager, j'ai eu envie de partir »*

Irène Macé

***Un unique regret vient à l'esprit d'Irène Macé. Ne pas avoir participé sur le terrain aux opérations militaires de 39-45. Pourtant cette Sainte-Marienne joue un rôle important dans ce 2<sup>nd</sup> conflit mondial... T.S.***

À Madagascar, officiant au centre de transmissions, elle effectue un précieux travail. Un regret vite effacé par les souvenirs heureux. Notamment quand elle repense aux défilés hebdomadaires en compagnie d'autres militaires. Depuis, la Réunionnaise a quitté Madagascar. Installée depuis 2004 à Manosque, en Haute-Provence, elle nous confiait récemment ses souvenirs depuis son domicile. Et ce même si la sonnerie du téléphone l'a brutalement arrachée de sa sieste. À 91 ans, Irène Macé s'est montrée disponible pour nous répondre. Classe !

Et se livre sans ciller. «J'étais l'aînée. Nous étions cinq. Je me suis arrêtée pour aider ma mère à élever mes frères et sœurs. Quand j'ai vu que l'on pouvait s'engager, j'ai eu envie de partir», raconte celle qui a vu son père négocier âprement son départ avec le Général Lelong avant de quitter La Réunion.

Direction Madagascar où son destin bascule. La jeune Técher (son nom de jeune fille) noue une relation avec Raymond Macé qui devient son mari. Cet adjudant-chef à la fin de la guerre participa à l'épopée légendaire qui emmena des soldats de l'Afrique à l'Alsace pour rallier le débarquement en Provence.

Plus tard, le couple voyagera. En 1968, Irène devient enseignante. Quelques années après, les Macé s'installent à La Réunion à la Plaine-des-Palmistes. Raymond y succombe en 2000. Cela pousse l'ancienne volontaire créole à quitter l'île pour rejoindre Manosque en 2004.

**"J'aurais aimé que ma rue porte mon nom"**

Depuis le souvenir des engagées reste vivace. Elle rédige ses mémoires. Entretient la flamme de son amitié avec Germaine Vecchiali par téléphone ou par lettre. Irène souhaite avoir des nouvelles fraîches de ses sœurs d'armes. Mais à part nos trois héroïnes, on ne sait précisément combien sont encore vivantes. La Réunionnaise souligne un manque de reconnaissance. «En 30 ans à la Plaine-des-Palmistes, j'aurais aimé que ma rue porte mon nom. Mon mari et moi participions à la vie de la commune. Nous n'avons jamais rien eu», constate-t-elle amusée dans le combiné. La place de la femme évolue à partir de 1943. Elles deviennent mobilisables pour la guerre. Nos volontaires créoles en étant l'exemple parfait. En 1944, elles obtiennent enfin le droit de vote. Grâce à elles ? «On a conscience que notre action renforçait le droit des femmes. On a fait évoluer les choses».

Quant au devoir de mémoire, le chemin semble long. La transmission de cette histoire passe difficilement. Irène nous en fait part. «Je fréquente des associations patriotiques et ma fille n'en voit pas l'intérêt. J'ai essayé d'en parler à ma petite-fille qui m'a répondu que ça ne l'intéressait pas d'entendre ça», lance blasée Irène Macé. Dommage, le livre de cette histoire risque de se refermer à tout jamais. Il est encore temps de le feuilleter.

## "On a été traitées de façon injuste"

Germaine Peraldi

***La Cilaosienne Germaine Peraldi vit l'horreur de la guerre en 44. Confrontée au pire sur les théâtres d'opérations, elle connaît également des joies. T.S.***

En Alsace, âgée de 20 ans, la jeune femme rencontre Antoine Vecchiali, futur Général. Ils se marient en septembre 1945. D'où le titre de Générale Vecchiali. Joint par téléphone depuis son domicile au Luc, en Provence, cette immense héroïne nous fait l'honneur de témoigner de son aventure. Et raconte qu'une fois le cessez-le feu décrété, une sensation de grand vide l'envahit. «Je tournais en rond en Allemagne après la libération. Fin 1945, avec mon mari, nous partons en Indochine pour combattre les Japonais. Mais ne faisant que porter le courrier, je n'ai pas apprécié», tance l'ancienne ambulancière, un brin excédée. En 1947, retour en France pour donner vie à son 2ème enfant. Démobilisée, elle redevient d'institutrice. Prenant ensuite ses quartiers avec son mari au Luc. La Réunionnaise apprend durant la Seconde Guerre mondiale. «Les hommes, qu'importe leur religion ou leur race, lorsqu'ils sont touchés, ils appellent tous maman. Le fond de l'être humain est le même chez tous».

Après cet épisode, des souvenirs affreux la hantent. Ne souhaitant pas ressasser le passé comme son père qui racontait à chaque repas ses exploits de la guerre 14-18, Germaine ne dévoile pas ou peu son histoire à ses trois enfants. Pourtant c'est un pan de l'histoire de France qu'elle pourrait conter.

Par exemple leur dire que 1942 fut une année noire. Âgée de 18 ans, ses parents décèdent coup sur coup. Sa grand-mère devient sa tutrice. Mais refuse de lui donner son accord pour partir s'engager, craignant pour sa vertu. La téméraire lui promet de faire bien pire si elle reçoit l'interdiction de partir.

### "Mon beau-père m'a dit que j'avais fait la guerre en dentelle"

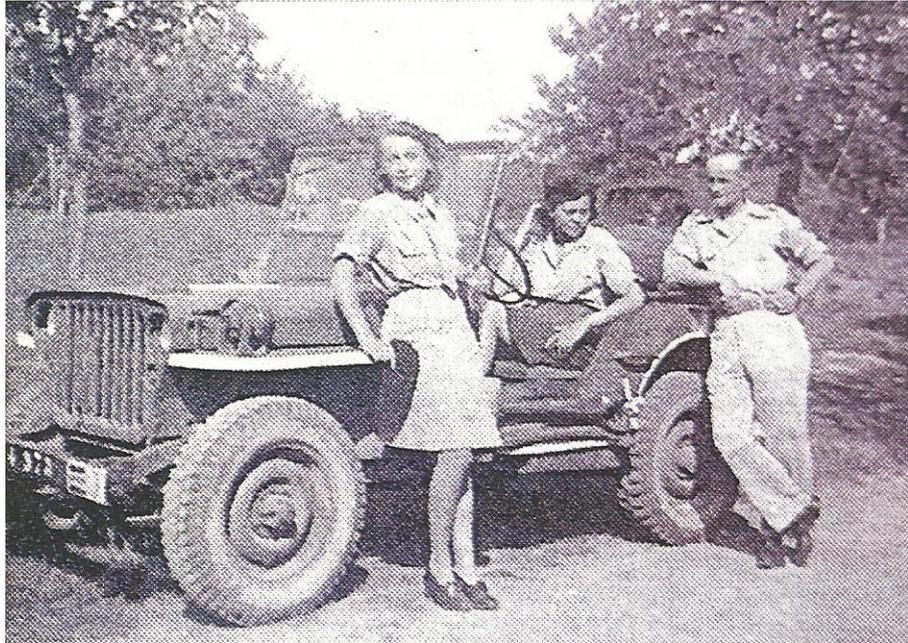
Coup de poker payant. Direction les forces de la France Libre où à 19 ans, la courageuse se lance dans l'aventure des volontaires réunionnaises en compagnie de Régilisse. Surnommée Nounoutte, un sobriquet qu'elle doit à un épisode survenu à Tananarive. Au moment du garde à vous lancé par le Capitaine Clavel, le chien avec qui la créole jouait souvent vint s'amuser avec ses lacets. Essayant de s'en débarrasser, le Capitaine repère la scène. «M'ayant vue au théâtre dans le rôle de Nounoutte, il hurla: Nounoutte ! On ne bouge pas». Rires garantis. Son ambulance héritera du même surnom que sa conductrice.

Côté récompenses : à l'instar de Marguerite, sa collection s'enrichit médaille militaire, de la croix de guerre, de la croix du combattant volontaire, celle d'ancien combattant et une autre commémorative de la guerre de 39-45.

En 2010, on lui décerne - enfin - le titre de chevalier de la Légion d'honneur «au péril de sa vie». Mais la rancune demeure tenace. «Dans mon discours, j'ai remercié le Président de la République de m'avoir décorée avant mes 100 ans. On a été traitées de façon injuste. J'ai montré ma carte d'ancien combattant à mon beau-père. Il m'a dit que je n'y avais pas droit, que j'avais fait la guerre en dentelle. Désolée, mais j'ai été sous le feu Allemand. J'avais la trouille car j'ai été exposée sur le théâtre des opérations », claironne-t-elle agacée. Et Nounoutte de décocher une dernière flèche : «Je ne tiens pas à avoir une rue portant mon nom. Mais on pourrait au moins honorer les engagées volontaires avec un monument». Si les politiques de La Réunion lisent le témoignage de cette héroïne... Ils savent ce qui leur reste à faire. Pour enfin leur rendre justice. Un vœu pieu.



**Germaine Vecchiali  
s'engage en 1943  
parce que ça lui  
faisait « mal au cœur  
de voir les  
Allemands à Paris »**



Occupation de l'Allemagne : Suzanne de Villeneuve sente au volant Près de  
Tubingen, Marina, Mickey Duchesne et un lieutenant

## "Je suis fière de ce que j'ai accompli"



Marguerite, ici à droite, faisait équipe avec Fochette, une Malgache

Marguerite Jauzelon

**« Je rêvais d'être aviatrice mais mon père m'en a empêchée »**

***Nous avons pu recueillir le témoignage de Marguerite Jauzelon qui vit à La Réunion. Cette coquette dame de 96 ans a accepté de se livrer sur sa vie pendant la guerre. T.S.***

Rencontrée un paisible matin de décembre dans sa maison de Saint-Denis, elle revient sur son épopée. Prend le temps de nous répondre. N'hésite pas à nous montrer ses archives relatant son histoire. Pose ensuite avec fierté ses décorations. Elle a été faite Chevalier de la Légion d'honneur en 2002 et Officier en 2012. Une éternité après la fin du second conflit mondial.

Replongeons en sa compagnie en 1943. À 26 ans, portée par un goût de l'aventure, «Réglisse» signe son engagement avec la France Libre en novembre. Un surnom hérité de la guerre en raison de sa chevelure de jais. «Nous étions considérées comme des aventurières. Je rêvais d'être aviatrice mais mon père m'en a empêchée. Je suis devenue institutrice». Son papa, Raymond, directeur du domaine sucrier de Ravine-Creuse décède en avril 1942. Réglisse s'engage l'année d'après. Emboîtant le pas à son frère parti en début 43.

**"J'ai été traitée de folle !"**

Son départ de La Réunion ne se fait pas dans l'unanimité. « J'ai été traitée de folle, de fille perdue par mes collègues institutrices. Ma mère m'a fait confiance », confie l'ancienne du 431ème Bataillon Médical. Une poignée de mois après, à Tananarive, le Capitaine Clavel la cantonne au secrétariat. Mais la combative souhaite devenir

ambulancière. La Réunionnaise roule depuis l'âge de 15 ans. Celle qui possède déjà dans son permis de conduire s'accroche. Effort payant. Le Capitaine la met à l'épreuve. Prenant la place de sa coéquipière, elle monte dans une ambulance à ses côtés. Lui faisant exécuter une série de manœuvres périlleuses, elle passe l'examen avec succès. Résultat : admise parmi les ambulancières. Lors du débarquement en Provence elle conduit l'Hirondelle en compagnie de la Malgache Fochette Duchesnes. Plus tard, au col du Bonhomme, le duo dérape sur une plaque de verglas. La mort les frôle. Restent des souvenirs douloureux. Marguerite raconte. Et l'on se tait : «J'accompagnais un blessé à qui je tenais la main. Couvert de sang, il m'a fixé. M'a parlé de sa maman à qui j'ai promis d'écrire. Et là il meurt dans mes bras. Je n'ai jamais su son nom», livre celle qui a pleuré ce jour-là.

Sonne ensuite la fin de l'aventure. Réglisse donne naissance à une fille. Deux petits-enfants verront le jour. À qui elle se confie parfois. «Ils sont heureux quand je partage mes souvenirs». Revenue sur l'île, elle retrouve son poste d'institutrice. Devient conseillère pédagogique de futurs enseignants. Et livre son témoignage à des élèves, décrivant son incroyable périple jusqu'en Allemagne. Elle co-écrit un livre De La Réunion à l'Allemagne en 2009 avec Jehanne-Emmanuelle Monnier dont les photos de ce dossier sont tirées.

### **"Ce manque de reconnaissance... je n'en veux à personne"**

Décorée de la Légion d'honneur à titre civil et pas militaire, cette grande dame ne nourrit pas de rancœur. «Avoir sa place dans les livres d'histoire, c'est un honneur, ça viendra. Ce manque de reconnaissance, je ne le vis pas comme une injustice mais comme de l'indifférence. Je n'en veux à personne». Elle accumule des distinctions. Croix de la Libération, du combattant volontaire, du combattant et la médaille de la commémoration de la guerre de 39-45.

Acceptant de se faire immortaliser en photos, Marguerite Jauzelon clôt son témoignage par un dernier bon mot : «Je suis fière de ce que j'ai accompli. Mais j'aurais préféré qu'il n'y ait pas de guerre». Réglisse, la patrie vous est à jamais reconnaissante!